

ISABELLE
DORNIC

LA PROMESSE
DU CERF-VOLANT

ROMAN



À Jérôme

À Maxime

Crédits

Born to run, Bruce Springsteen

©Columbia

De Cara a la Pared, Lhasa de Sela / Yves Desrosiers

©Audiogram

Crossroads, Calvin Russell

©Last Call

Saving Grace, Tom Petty

©American Recordings

Ophelia, Elliott Murphy

©ElliottMurphy

Avec la généreuse autorisation de Elliott Murphy.

©Association Rêves, www.rêves.fr

Avec la généreuse autorisation de l'Association Rêves.

©24 Heures du Mans

Avec l'aimable autorisation de l'Automobile Club de l'Ouest,
créateur et organisateur des 24 Heures du Mans.

© isabelledornic, 2024

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-9822415-2-7

Chapitre 1

UN SOIR

Les bruits se sont faits murmures.

Son corps oscille en mouvements lents, transformant chacune de ses respirations en ondulations douces et apaisantes. Elle perçoit les paroles chuchotées à son oreille, la caresse le long de son bras, la tendre pression sur sa main. Elle sent la prochaine vague, la laisse gonfler et y plonge sans résistance. Les chuchotements se faufilent dans son esprit, la maintiennent éveillée.

Les mots n'ont plus d'importance.

Elle s'accroche à cette voix grave, voluptueuse, rassurante.

Doucement, les vagues se rapprochent.

Plus intenses.

Plus douloureuses.

La violence de la dernière contraction la surprend, lui coupe la respiration, la fait suffoquer.

La voix la soutient, la protège, la retient de se noyer dans la douleur.

Le dernier effort, la dernière plongée.

Enfin, le cri.

Clair, puissant.

Plein de vie.

Le premier souffle de Thomas.

Chapitre 2
UN MARDI

La toux vint la première, comme chaque jour, rauque, profonde et difficile. La montée des mucus, puis les crachats, lui succédaient toujours. Pour expulser les sécrétions emprisonnées dans ses bronches et ses poumons, le corps de Thomas se contractait. Il se tordait, se consumait de l'intérieur, puis se libérait, pour quelques secondes de toux et de crachements. Et cela recommençait.

Les convulsions. Les contractions. La brûlure.

La toux et les crachements.

Thomas ne put retenir le gémissement, une plainte sourde arrachée à sa volonté. Posées sur son dos, les mains de son grand-père accentuèrent leur douce pression. La voix grave reprit sa litanie. Il se laissa bercer. Chaque jour, les mots susurrés à son oreille le rassuraient. Chaque jour, ils l'empêchaient de sombrer et de capituler devant les assauts de la mucoviscidose, cet hôte arrogant et insatiable qui avait pris possession de son corps, avec lequel il cohabitait depuis sa naissance et qui, à l'occasion, optait pour un statut de propriétaire. Ses offensives contraignaient alors Thomas à se retrancher à l'hôpital. Les contre-mesures des soldats de l'équipe médicale s'étaient jusqu'à présent révélées efficaces mais ces luttes le laissaient dans un état d'épuisement extrême. Le retour à la maison était brumeux. Sa mère et son grand-père se relayaient alors à ses côtés.

Dans les premiers jours, le brouillard les habillait de coton. Ils étaient doux. Au toucher, quand ils caressaient la peau meurtrie de ses bras. À l'ouïe, quand ses yeux refusaient de s'ouvrir et qu'ils lui murmuraient leur amour. Au goût, quand ils s'évertuaient à le ramener à la vie à grand renfort de ses plats préférés. Puis le brouillard s'évaporait. Leur persévérance le faisait fuir. Son univers redevenait net. Le mucus acceptait de nouveau son état de locataire. Jusqu'au prochain assaut.

Il ferma les yeux à l'arrivée de la nouvelle vague et la laissa prendre possession de ses muscles.

Les convulsions. Les contractions. La brûlure.

La toux. Les crachements.

Une nouvelle plainte, toujours aussi sourde, de rage cette fois-ci. Les bras l'enveloppèrent dès que la crise fut passée, dès qu'ils furent certains, son grand-père et lui, qu'il n'y aurait pas de nouvelles vagues.

— C'est fini, Tom. C'est fini pour aujourd'hui.

Les derniers murmures de la journée. Comme chaque jour, Thomas en ressentit un petit pincement, dans son ventre. Au-delà de la douleur qu'elles imposaient, les séances quotidiennes de kinésithérapie respiratoire lui offraient un moment de complicité avec son grand-père. Tantôt marquées de larmes, tantôt de rires, et toujours empreintes d'une grande tendresse, ces séances lui étaient précieuses. Leur routine, peaufinée au fil des ans, avait métamorphosé des gestes techniques et violents en des mouvements lents et délicats. Une danse, gorgée de souffrance, exécutée avec amour.

Une dernière et délicate pression sur ses épaules signala le départ de son grand-père, qui quitta la chambre aménagée

en salle de soin sans autre bruit qu'un frottement de chaussettes. Thomas attrapa le ballon et s'y étendit, arquant son dos pour ouvrir sa cage thoracique. Il ferma à nouveau les yeux et se plongea dans la mélodie de son souffle, l'imaginant irradiier jusqu'à la plus minuscule cellule de son corps. Inspirer. Expirer. Inspirer. Ne pas tousser. Puis, un dernier souffle, long et profond. Vide de toux.

L'épuisement le gagna en même temps que l'apaisement. Il enfila son pull, attrapa son sac à dos et effectua le même trajet que son grand-père quelques minutes auparavant, dans le couloir d'abord, dans le noir, en direction de la cuisine vers laquelle la lumière et l'odeur de thé au jasmin l'attiraient. Pour imiter son aïeul, Thomas s'amusa à glisser sur le sol, restreignant le bruit de son déplacement à un doux frottement. À la hauteur de la buanderie, aménagée depuis sa naissance en « sas de décontamination », son œil capta le matériel d'équitation. Les vêtements, propres, étaient pliés sur le comptoir en bois clair qui recouvrait la machine à laver et le sèche-linge, non loin de la douche. Les bottes, lustrées, patientaient près de la porte qui donnait sur l'allée arrière, où son grand-père garait son Defender. Le manteau, quant à lui, était suspendu sur le crochet. Tout était prêt pour sa randonnée du jour avec Orage. Thomas poursuivit sa migration vers la cuisine, au seuil de laquelle il marqua une pause. Son grand-père ne l'avait pas entendu. Assis sur un des tabourets bordant l'îlot central, il avait les yeux posés sur une des pages d'un livre de recettes qui semblait neuf, la main sur sa tasse, absorbé dans sa lecture, immobile.

Thomas s'amusa à observer son grand-père avec une plus grande attention. Il ressemblait à un bonhomme

patate. Rien dans son visage n'allait avec le reste. Ses deux yeux n'étaient ni tout à fait de la même taille, ni tout à fait de la même forme, ni tout à fait au même niveau. Sa bouche tombait de façon plus prononcée et plus sèche d'un côté que de l'autre. Son front, son nez et son menton semblaient plus harmonieux mais Thomas y avait noté des détails qui accentuaient les déséquilibres : une petite bosse sur le côté gauche du front, une courbe du nez qui partait très légèrement vers la droite, une discrète cicatrice sur le menton. L'asymétrie de son visage conférait à son grand-père deux profils parfaitement distincts. Le côté gauche, tranchant, sec, parfois effrayant, était toujours empreint d'autorité. Le côté droit, tout en rondeur, empathique, était quasi enfantin. Le profil pour lequel son frère et lui se battaient lorsqu'ils passaient la soirée avec leur grand-père. Le profil qui les faisait abandonner leurs activités en cours pour être certain d'être le premier sur le canapé. Du côté droit. Du bon côté de leur bonhomme patate. Mais c'était surtout les deux iris bleu et vert qui fascinaient Thomas. La subtile hétérochromie, quasiment imperceptible, était accentuée par une caractéristique qui n'avait de cesse de l'intriguer : selon la luminosité du moment, les yeux de son grand-père pouvaient évoluer d'un gris sidéral vers un bleu céruléen, vif, pur et captivant.

Laissant son esprit divaguer quelques secondes, Thomas plongea mentalement dans cette palette de bleus dont il connaissait les plus subtiles nuances et qu'il retrouvait chez sa tante Julie. Les yeux de son jeune frère Matteo, hérités de leur mère, étaient eux aussi « magiques », comme il se plaisait à les appeler, leur ton noisette léger se transformant en un vert constellé de pépites d'or. Seuls son père et lui-

même avaient les yeux d'une couleur immuable, d'un brun profond que rien n'altérait, cadeau de sa grand-mère. Il se souvint avoir, à maintes reprises, exposé ses yeux à une lumière intense pour tenter d'en modifier la couleur. Sans aucun impact, si ce n'est sur la taille de ses pupilles qui, comme chez son père, pouvaient couvrir, selon le degré de luminosité ou leur humeur du moment, la quasi-totalité de l'iris, leur donnant alors à tous les deux un regard impénétrable, à la limite du mystérieux, presque dérangeant.

Au fil des ans, il avait réussi à capter la lumière dans les yeux de ceux qu'il aimait. Elle irradiait les portraits photographiques qu'il passait des heures à développer. Seuls les yeux de son grand-père demeuraient inaccessibles. Ses efforts avaient le goût de la frustration. Les résultats qu'il obtenait au développement ne dévoilaient jamais la finesse et la richesse de la personnalité de son grand-père. Il n'avait pas encore pu saisir la magie et le mystère qui émanaient de ses yeux. Cette malice enfantine et pourtant rassurante dans laquelle Thomas aimait se noyer avec bonheur échappait encore à sa pellicule.

Il allait pénétrer dans la cuisine lorsqu'il se souvint qu'il avait oublié sa routine du mercredi. Il fit pivoter son corps vers la gauche.

Vers la caverne d'Ali Baba.



Jean ne se rendit compte de la présence de Thomas que lorsque son petit-fils renonça à le rejoindre dans la cuisine et opta plutôt pour le salon. Il savait ce qu'il s'appropriait à y faire. Il pouvait le suivre en pensée dans cette pièce qui avait constitué, avec la cuisine, le cœur de leur vie de famille.

Il savait que Thomas avait bifurqué pour avoir le plaisir de traverser le petit salon, où Marie avait disposé tous ces fauteuils dépareillés dans lesquels ils avaient tant de fois refait le monde, à deux ou à plusieurs, un verre à la main, leur musique préférée en fond sonore. Il le voyait longer la table en bois de la salle à manger, cette table solide qui portait encore les stigmates de leurs repas de famille. Le coup de couteau dans le coin gauche. Les traces de crayon indélébile sur le côté droit. Bleus.

Il l'imaginait maintenant tout au fond de la grande pièce, dans l'espace de Marie, auquel il n'avait pas touché depuis dix mois, cet espace vide de vie et pourtant rempli de l'histoire de sa femme, dont la passion pour son métier explosait dans les mots qu'elle avait reçus de ses élèves et qu'elle avait parsemés dans son chaos organisé. Cet espace rempli de leur histoire, de leurs voyages autour du monde, de leur escapade canadienne qui avait projeté ce cheval nommé Orage dans leur vie et dont témoignait l'inukshuk en serpentine. Cet espace rempli de l'amour de Marie pour la lecture et de son adoration de ce livre, *To Kill a Mockingbird*, qu'elle s'entêtait à dénicher dans la langue de chacun des pays visités. Il sentit les doigts maigres de Thomas en effleurer les couvertures, s'attarder sur la version américaine, la première de sa collection.

Jean ferma les yeux. Thomas s'était arrêté. Il n'avait pas besoin de le voir. Le silence le lui confirma. Son petit-fils avait été aspiré par les photos. Celles de son père Romain et de sa tante Julie, enfants, jumeaux inséparables aux mille bêtises et aux rires envahissants. Celles de son frère Matteo, à la malice contagieuse et à l'énergie épuisante. Celles de sa mère Claire, toujours pétillante et un brin mystérieuse. Et

celles de Marie. Jean baissa la tête et s'agrippa à la poignée de sa tasse froide. Sa Marie, souriante et pleine de vie.



Thomas avait à nouveau succombé à l'envoûtement, au charme de son sourire, à la magie de ses yeux de la même couleur que les siens, malicieux et heureux. Il dut prendre une grande inspiration pour abandonner le visage de sa grand-mère et détourner son attention vers un autre cadre, celui dans lequel il s'amusait à insérer, chaque mercredi, une nouvelle photographie. Il en retira avec précaution le portrait de la semaine précédente, le posa sur l'étagère de la bibliothèque et fit glisser son sac de son épaule d'un geste adroit. Il en sortit son nouveau cliché, développé le matin même, protégé par le carton épais d'une pochette jaune et le plaça dans le cadre. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter. Il savait que son grand-père jouerait le jeu et ne viendrait découvrir cette nouvelle photographie que tard en soirée, à son retour de l'écurie, après son escapade avec Orage.

Il s'apprêtait à replacer le cadre sur l'étagère lorsque le bruit attira son attention. La porte du sas de décontamination venait de se fermer, en douceur. Sa mère était arrivée.



— Hum ça sent bon le thé dans cette maison!

Claire n'avait pas eu à chercher Jean. L'odeur du jasmin l'avait guidée vers la cuisine, où elle découvrit son beau-père, debout près de l'îlot central.

— Salut Claire.

Elle s'approcha, déposa une bise sur sa joue et l'enlaça.

Une bise. Une accolade. Leur salut habituel. L'image du livre ouvert devant Jean attira son attention. Sous ses yeux, le plat semblait savoureux. Elle aurait presque pu sentir les épices s'en échapper et envahir la pièce.

— Salut Jean. Tu te lances dans un couscous ?

— Pas ce soir, non. Je pensais en préparer un samedi, pour l'anniversaire de Matt. Tu penses que ça lui plairait ?

Claire imagina son cadet ingurgiter les dernières bouchées de son assiette avec un air de contentement béat, et valida.

— C'est sûr, il va se régaler.

— Alors vendu ! Tu veux un thé ? J'en ai préparé un peu trop. Il ne devrait pas être trop amer.

Claire apprécia l'offre et sa subtilité.

— C'est super gentil, mais non. J'aimerais rentrer pas trop tard.

— Ah dommage, il va falloir que je le termine tout seul.

Claire sourit. L'insistance de son beau-père était délicate. À son image.

— La séance s'est bien passée ?

Jean ôta ses lunettes, les déposa sur le comptoir et fixa ses yeux sur Claire. La lueur d'inquiétude qu'elle y décela eut l'effet habituel. Son corps se raidit, de cette contraction qu'elle connaissait trop bien et qui s'installait dans ses muscles, prenait possession de ses articulations et réduisait ses nuits à une longue attente angoissée.

— Sa toux augmente ? C'est ça ?

L'hésitation de son beau-père ne fit qu'aggraver la douleur qui venait de se loger cette fois-ci dans sa hanche droite et qui lui fit modifier sa position. Jean continua de la fixer et hocha la tête.

— Un peu. C'est léger, mais oui, aujourd'hui la toux a été un peu plus forte que d'habitude.

Elle baissa la tête, ferma les yeux et sentit les bras de son beau-père l'attirer vers lui. La voix grave et suave se faufila à son oreille.

— Tout ira bien, Claire. Si une crise arrive, on connaît ses plats préférés.

Elle sourit à l'image qui s'imposa à elle.

— Une tonne de crêpes à la banane et au chocolat, avec une montagne de mascarpone et d'amandes.

Le rire fusa. L'étreinte s'accentua autour de son corps et la voix reprit, espiègle à présent.

— Exactement! Banane, chocolat, mascarpone et amandes. Notre recette magique.

Claire s'écarta du torse de Jean et le fixa.

Elle vénérât son beau-père. Avec Marie, ils avaient été ses sauveurs lorsque ses parents étaient brutalement décédés, la laissant seule alors qu'elle venait de fêter ses dix-neuf ans. Grâce à eux, elle avait pu traverser ces mois de souffrance et de deuil entourée d'une famille. Elle s'y était plongée et n'avait jamais refait surface, s'immergeant dans l'amour qu'ils lui témoignaient et qu'elle leur rendait au centuple. La naissance de Thomas quelques mois plus tard avait achevé le travail de fusion familiale. Elle était devenue une Costa, d'esprit, de cœur et d'âme. Elle était surtout reconnaissante à Jean. C'est lui qui avait, dès la première année de vie de son fils, posé le diagnostic de la mucoviscidose. Il leur avait fait rencontrer les spécialistes et intégrer les réseaux de parents si nécessaires pour obtenir les informations et se sentir accompagnés. Grâce à lui, Thomas vivait et vivait bien. Jean avait même ajusté ses horaires de travail à son

cabinet de pédiatrie, délaissant ses patients, chaque fin d'après-midi, pour pouvoir s'occuper de son petit-fils. Et il avait métamorphosé leur ancienne buanderie en sas de décontamination, pour s'assurer que l'environnement de la maison ne serait pas contaminé par des substances pouvant nuire aux bronches de Thomas, notamment celles qu'il rapportait chez lui après ses nombreuses sorties à cheval.

Elle vénérât Jean et tenait à ce qu'il le sache.

— Jean... Je ne sais pas ce que j'aurais fait... sans toi. Sans...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

— Tout ira bien, Claire. On sait quoi faire. Tom sait quoi faire. Ça n'est pas nouveau.

Elle sourit à son beau-père.

— Non ! Ça n'est pas nouveau.

— T'es sûre, tu veux pas un thé ? Je suis sûr qu'il est encore chaud.

Claire ne put retenir un froncement de sourcils. Trop léger pour que Jean le perçoive. Suffisant pour la faire changer d'idées.

— Ok. Un thé rapide alors. Je veux pas que Matt reste seul trop longtemps à la maison.

Jean se précipita sur une tasse qui traînait, comme par hasard, sur l'îlot et servit Claire. Il avait raison. Le thé fumait encore.

— Super ! Matt va bien ?

La chaleur irradiait la paume de ses mains qu'elle venait de fermer sur la tasse offerte par Jean. Avant de souffler sur le breuvage, elle prit le temps d'envoyer un clin d'œil à son beau-père.

— Oh oui, Jean ! Matt va très bien !